

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 10 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Il se contenta de faire raconter à la jeune fille les actes de bravoure de son frère adoptif au Tonquin. Là-dessus, Marjolaine ne tarissait guère. Et bien-tôt rassurée, elle rit intérieurement de sa frayeur. Elle n'avait plus aucune inquiétude quand Patoche la laissa. Elle n'eût guère dormi, la pauvre, si elle avait pu deviner les pensées de l'ancien intendant, ou même si elle avait pu le suivre en cette soirée-là.

Il rentra chez lui précipitamment. Il monta à son bureau, retira une cinquantaine de francs qui dormaient, vingt sous par vingt sous au fond d'un tiroir, compta ce qui lui restait dans son gousset. Cent deux francs ! dit-il. Cela me suffit.

Et en les empochant, il eut, vers la caisse énorme et sombre qui trônait dans son coin, un regard de reproche et un soupir de regret. On eût dit qu'il la rendait responsable de son dénûment. Il consulta un indicateur, chercha l'heure d'un train pour Clermont et embranchements. Le train partait à neuf heures du soir. Il était sept heures. Il avait le temps de manger un morceau dans un restaurant voisin et de se rendre à pied à la gare. Il ferait ainsi l'économie d'une voiture.

— Ah ! se dit-il en descendant l'escalier et en se retrouvant rue Saint-Honoré, si je réusis, si je ne me suis pas trompé, je jure bien de faire suer l'or à tous ceux qu'intéresse ce secret et que déshonorerait et tuerait le scandale de sa révélation.

Il eut un vague geste de menace, le poing fermé. Ce n'était plus le bonhomme paternel, bouffi, au sang malade, qu'il était tout à l'heure. Une nouvelle vie semblait sourdre dans ses veines. Ses yeux étaient plus vifs, mais cruels. Des taches rouges fleurissaient ses larges joues tombantes. Il y avait dans ce gros homme flasque et mou, soudain remonté, une implacable résolution de refaire fortune. Tous les moyens seraient bons pour y arriver.

Le lendemain, après avoir voyagé toute la nuit et une partie de la journée, il arrivait à Villars. Il descendait à l'auberge des *Trois-Rois*, devant l'église, et, après s'être restauré, par économie il n'avait rien mangé depuis la veille au soir, il appela l'aubergiste, un robuste gaillard, haut en couleurs, à la mine éveillée, coiffé d'une calotte dont les oreillons étaient relevés de chaque côté de la tête et paraissaient ainsi le couvrir d'une sorte de bonnet d'âne. L'aubergiste s'appelait Legris. Patoche lui offrit une bouteille de vin et après avoir trinqué, il demanda :

— Avez-vous souvenance de Mlle Marjolaine Routard, la fille d'un rétameur qui habitait Villars ?

— Parbleu, dit Legris, il n'y a pas si longtemps qu'elle a quitté le pays, avec le petit Jacques.

Le petit Jacques ! Ce nom fit tressaillir Patoche. C'était pour Jacques qu'il était venu en ces montagnes ! Il aborda résolument la question.

— Le père Routard n'était pas né dans le pays ?

— Pas à Villars, non. Il est venu s'y installer avec Marjolaine, sa fille et le petit Jacques.

— En quelle année ?

— Ah ! dame... attendez... j'ai un point de repère, c'est l'année de mon mariage, en 1863.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Parfaitement, l'année de mon mariage.

— Et le petit Jacques était tout petit à cette époque ?

— Assurément.

— Il venait de naître sans doute.

— Pour cela, non, il courait. Il avait trois ou quatre ans, autant que je me rappelle.

— Vous êtes sûr ? répétait obstinément Patoche. Legris haussait les épaules avec impertinence.

— Ne me croyez pas si vous voulez. Je ne sais pas pourquoi vous me demandez ces renseignements, et pour ma part, je ne suis pas du tout obligé de vous les donner.

— Faites excuse, monsieur Legris. C'est que voyez-vous, c'est très important pour l'identité du petit.

— Et qu'est-ce qu'elle a à faire avec vous, cette identité ?

— Il s'agit d'un héritage.

— Ah ! c'est différent, dit Legris, subitement devenu respectueux.

— Vous savez sans doute que Jacques n'était pas le fils de Routard ?

— Oui. Il ne l'avait pas dit tout d'abord, mais il lui a bien fallu l'avouer. Ça lui a fait honneur, cette adoption ?

— Il vous a raconté peut-être dans quelles circonstances eut lieu cette adoption ?

— Hé ! hé ! Le père Routard n'a jamais été très causeur. Et là-dessus il a toujours été avare de détails. Le petit a été trouvé dans ses langes, au bord d'une route. Voilà ce qu'il racontait.

— En quel pays ?

— De côté de la frontière, par là, vers Nancy.

— Histoire arrangée, murmura Patoche. Le petit est évidemment l'enfant de Marguerite et de Julien Rémondet. C'est tout ce que je voulais savoir. L'enfant existe. C'est bon. J'usurai de l'enfant.

Et il repartit pour Paris dans la soirée. En chemin de fer, il réfléchissait à ce que Legris lui avait appris.

— Marjolaine a prétendu que Jacques a été recueilli en 1863. Or, Legris, qui n'a aucun intérêt à mentir, se rappelle parfaitement qu'en 1863, Jacques avait trois ou quatre ans. Si Marjolaine ne ment pas, Jacques n'est pas le fils de Marguerite.

Mais si M. Legris ne se trompe pas, ce n'est pas en 1863 que l'enfant a été recueilli, mais trois ou quatre ans auparavant, c'est-à-dire en 1859. Et cette date coïncide avec le drame qui s'est passé à Malpalu. Legris ne se trompe pas, évidemment. Il s'agit de savoir maintenant, étant donné qu'il me tombe du ciel un citron, comment j'en exprimerai le jus jusqu'à sa dernière goutte.

Il était très fatigué. Cependant il ne dormit pas. Il bâtaissait un plan dans sa tête, toute une intrigue féroce dans laquelle il ferait tomber, un à un, les personnages intéressés à garder ce secret. L'avait-il trouvé, ce plan, quand il arriva à Paris ? Oui, car ses yeux bridés avaient un sourire méchant. Ses lèvres étaient encore plus rentrées qu'à l'ordinaire, faisant saillir son menton glabre. Et ce plan, en quoi consistait-il ? Nous le saurons bientôt.

IV

On était en pleine saison printanière. Le salon de Marjolaine ne désemplissait pas. Tous les jours, le succès s'était accru. Tous les jours, la clientèle augmentait, les anciennes clientes en amenant de nouvelles. Il était très coquettement meublé, ce salon, orné de hautes glaces dans lesquelles les acheteuses pouvaient admirer sur elles les chapeaux nouveaux inventés par l'imagination fertile de sa jolie Marjolaine. Partout des plantes vertes donnaient de la fraîcheur au ton un peu sombre, bleu foncé, de l'ameublement. Et de ce salon s'échappait un murmure de conversations discrètes, conseils de Marjolaine à quelque riche cliente, renseignements à une ouvrière, babil de la première s'efforçant de satisfaire une mondaine difficile, pendant que, un peu partout, des amies ou des simples connaissances, qui venaient de se rencontrer par hasard, échangeaient des politesses ou se communiquaient les modes de la saison prochaine. C'était ainsi, d'un bout à l'autre de la journée.

Le soir, quand le salon fut vide, quand les ouvrières et les vendeuses furent parties, s'envolant comme un essaim le long du boulevard et se dispersant dans toutes les rues avoisinantes pour regagner les quatre coins de Paris, Marjolaine se retrouva seule. En général, tous les soirs, elle mettait ses comptes à jour, tenant elle-même ses

livres, très travailleuse, se levant tôt, se couchant tard. Elle se reposait rarement.

Cependant, ce jour-là, elle laissa de côté livres et écritures. Elle n'avait pas envie de travailler. Non qu'elle fût fatiguée ; non qu'elle traversât une de ces crises de découragement écoré, comme en ont les meilleurs ; elle voulait, tout simplement, après le brouhaha des affaires de la vente, des entrées, des sorties, des exigences des clientes, des conversations pour ne rien dire, elle voulait se ressaisir un peu. Elle voulait rêver, enfin. Et à qui, si ce n'était à Jacques ? Les questions de Patoche revenaient à son esprit et bruisaient encore à son oreille. Elle en était, à présent, inquiète.

D'abord, après son émotion, elle avait cru à un simple hasard qui amenait ainsi, dans la bouche de l'ancien intendant, ce rapprochement qui l'avait si fortement troublée. En y réfléchissant maintenant, elle doutait. Et elle était gênée, comme si elle avait à redouter un péril.

Les fenêtres du salon de modes étaient grandes ouvertes. Elle avait approché un fauteuil de l'une de ces fenêtres, s'y était assise et se laissait aller doucement au calme de cette belle soirée. Les bruits de la rue montaient jusqu'à elle, pareil à un grondement de tonnerre. La nuit venait peu à peu. Elle n'y prenait pas garde et ne songeait même pas à sonner son unique domestique pour faire apporter les lampes. En pensant qu'elle se trouvait, elle, jeune fille, elle si jolie, si admirée et si désirée, toute seule dans cette fournaise parisienne, en pensant que si quelque danger la menaçait, elle serait sans doute impuissante à le braver, à l'écarter, elle eut un frisson de peur. Tout, autour d'elle, lui paraissait formidable, et devant cela elle se sentait toute petite.

— Ah ! si mon Jacques était près de moi ! murmura-t-elle.

On frappa doucement à la porte, par petits coups timides, mais telle était, en ce moment, sa rêverie profonde qu'elle n'entendit pas. On frappa de nouveau. Elle n'entendit pas non plus. La nuit, autour d'elle, s'était faite plus noire. La porte s'ouvrit sans bruit, une ombre parut qui, tout d'abord, resta immobile, l'ombre d'un homme, d'un soldat.

Evidemment l'homme cherchait à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Ses yeux se firent rapidement à cette obscurité. Derrière lui, la domestique avait refermé la porte avec précaution, après lui avoir, d'un signe de tête et d'un sourire, désigné Marjolaine, rêveuse en son fauteuil, et qui lui tournait le dos. Enfin, il s'avança.

Sur l'épais tapis, son pas ne faisait point de bruit. Il arriva jusqu'à Marjolaine, lui glissa les bras autour du cou et lui renversa la tête en arrière. Elle jeta un cri, surprise, et se trouva debout. D'abord elle ne vit rien qu'un homme, un soldat devant elle, silencieux, immobile, dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits et de voir le sourire. Mais le soldat parla et dit, d'une voix que brisait et rendait tremblante une émotion intense :

— Marjolaine, sœur chérie, petite mère ! Elle eut un nouveau cri, mais celui-là de folie joyeuse.

— Jacques !

— C'est moi !

— Mon Jacques ! mon Jacques ! mon Jacques !

Et elle se jette dans les bras du soldat, elle le serre contre elle de toutes ses forces. Et elle voudrait contempler ce visage aimé. Elle ne trouve rien à dire, et répète seulement :

— Mon Jacques ! C'est bien toi. Tu ne m'as pas oubliée !

Le soldat ne répond pas, mais son étreinte est plus liante. Il me semble qu'il veuille envelopper sa sœur de son corps tout entier. Et Marjolaine, les nerfs détendus brusquement, se met à sangloter parce qu'elle est trop heureuse. La domestique apporte des lampes. Marjolaine a fermé les fenêtres afin que le bruit assourdissant du boulevard ne couvre pas leurs voix.

— Pourquoi pleures-tu ? demande le sous-officier.

— Je ne sais pas, parce que je suis trop heureuse.

— Tu n'as pas de chagrin ?

— Oh non ! il ne me manquait que toi. Main-